Entre Ardèche et Lozère

Les aiguadiers des Cévennes

L'hiver, quand la montagne est à l'os, les Cévennes nous parlent d'un temps oublié. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, ces versants ourlés de précipices furent irrigués par un incroyable réseau de canaux. Comment et pourquoi des hommes tentèrent de transformer ce chaos en une terre fertile ?

Texte / Corinne Pradier / Photos / Vincent Jolfre /

DOSSIER VACANCES / DÉCOUVERTES

Ces canaux furent bien souvent construits dans des situations difficiles, de surcroît par des gens de corporatismes parfois différents. Jusqu'en 1956 (date de l'inventaire), Pied-de-Borne (Lozère) possédait 22 canaux en activité sans omettre ceux situés en rive droite du Chassezac. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'une dizaine en service. Sur le versant de Sainte-Marguerite-Lafigère (Ardèche), trois sont encore en activité sur les sept répertoriés.

D'une densification étonnante – qui n'est pas sans rappeler les bisses du Valais suisse –, ce réseau de canaux est remarquable par les aspects techniques de l'implantation en balcon voire à même les falaises. Jusqu'à cinq niveaux pouvaient se succéder sur la rive gauche du Chassezac.

Pour pénétrer les arcanes du passé, il faut s'accorder au rythme d'antan. Aller à pied, prendre son temps. Interroger le présent à l'aune de ce qui fut perdu. Voilà un bon moment que Jacques, un ami ayant des attaches par ici, nous invitait à courir les pentes des Cévennes en sa compagnie. « Il faut que vous fassiez quelque chose là-dessus. » Chaque mercredi, ce médecin généraliste sort sa carte vitale préférée et taille la route avec ses compères. De ces expéditions, qui virent souvent au diagnostic de paysage, il rapporte des cartes mémoires saturées de photos et tout autant d'interrogations. Le 21 mars dernier au petit matin, la météo étant au beau – 7°C au col du Rayol entre Le Puy-en-Velay et Villefort mais un ciel heureusement dégagé –, nous partons avec Jacques, Pierre et Gérard pour le canal de la Viale. Après un premier repérage en contrebas du barrage EDF, sur la route de Mazimbert qui longe l'Altier, nous remontons par la D906 en direction de La Garde-Guérin puis obliquons sur la droite jusqu'au hameau du Mont. Les sacs sont pleins de victuailles. Comme les torrents de haute et moyenne montagne que l'on nomme valats, le sentier plonge dans l'à-pic. Bientôt, une mosaïque de granit se dévoile, vestige d'une calade sillonnant la pente jusqu'au dit canal. Je fais le plein d'observations et de sensations pour tenter de comprendre les motivations qui conduisirent des hommes, pas si éloignés de nous, à venir construire de tels édifices au-dessus du vide. A chaque pas, nous sommes ébahis par l'ajustement de chaque pierre dont dépend l'équilibre de l'ensemble. Tout évoque la force et la fragilité. Au retour de cette journée, j'ai laissé reposer mes jambes et les suppositions puis j'ai cherché. Voici ce que j'ai trouvé !

L'irrigation par gravité

Jacques, tu avais raison de choisir parmi les trois canaux que tu connais, celui de la Viale. Car sur la trentaine qui irrigue les pentes de Lozère et d'Ardèche – au point de rencontre du Vivarais et du Gévaudan –, il est le seul à avoir conservé son aspect premier, avec ses murs de pierres sèches rapiéçant les failles de la paroi, ses aqueducs en troncs de châtaigniers, sa topographie dantesque, ses clèdes clairsemées tout au long d'un parcours sinueux. Il fallait s'imprégner de cela pour remonter le cours du temps plusieurs siècles en amont.
Le canal de la Viale fut le premier de la rivière Altier. Sa prise se trouvait sous la chapelle Saint-Loup, non loin du Bayard, village qui repose sous les eaux du barrage de Villefort. D'après les données historiques, en 1855, une trentaine de propriétaires de la Viale, du Mont et d'autres villages alentour signèrent un acte privé visant à bâtir ces murets dépourvus de berges, sur une dizaine de kilomètres en rive gauche de l'Altier. La construction débuta en 1858 et fut achevée quatre ans plus tard pour une somme qui s'élevait à 9.000 francs. Sept entrepreneurs, également propriétaires de

En 1852, les environs de Pied-de-Borne et de Sainte-Marguerite-Lafigère comptaient 36 km de canaux. Vingt ans plus tard, le linéaire s'étendait à 87 km, et la surface irriguée était multipliée par sept.

terres à irriguer et donc intéressés, y travaillèrent à journées pleines.
Je nous revois détaillant le moindre trou percé dans d'immenses blocs de roches, cherchant à comprendre comment ces paysans bâtisseurs avaient pu avec les moyens d'alors franchir l'infranchissable pour y établir leurs canaux, parfois jusqu'à 200 mètres au-dessus des talwegs. Certes, ces contrées désormais en grande part désertées possédaient plus de bras que de capitaux ou de mécaniques. Mais pour domestiquer ces versants âpres, en soutirer la sève en mettant en place ce système d'irrigation gravitaire – commun à tout le Vivarais cévenol –, ils durent affronter leurs rivalités internes et se regrouper en petites collectivités. Parmi eux, il se trouvait toujours un maître-d'œuvre qui connaissait l'art d'établir une prise de rivière ou une colature, de faire un calcul de pente, de régler un débit et d'organiser un tour d'eau. Car, une fois l'effort gigantesque fourni, il fallait raison garder pour en partager le fruit – de façon verbale ou notariée. Pour le canal de la Viale, le partage des eaux s'effectua en 1862 avec l'aide d'experts. En tout, 168 heures hebdomadaires furent réparties entre les propriétaires, à partir de chaque lundi dès 4 heures du matin, sur une période d'irrigation qui s'étendait du 1er avril au 9 octobre.
Pour cela, il fallut tenir compte de paramètres variables. En effet, compte tenu des matériaux utilisés (soumis aux infiltrations) et de la nature accidentée du parcours, la quantité d'eau qui atteignait la dernière parcelle était parfois peu considérable. Le canal de Lamouroux, le plus long (18 km) et le plus récent construit cette fois côté Ardèche (entre 1875 et 1900), constitue un bon exemple de ce partage réglementé. Les termes de l'accord écrit, issu des archives municipales de Sainte-Marguerite-Lafigère, étaient précis à la minute, et ce de jour comme de nuit. Ainsi le temps imparti à chacun dépendait non seulement de la surface à arroser mais était également lié à la position de chaque parcelle le long du canal – le droit d'eau étant plus long en bout de course. Voici un extrait du Relevé de l'acte dudit canal : « En l'an mil huit cent quatre-vingt-cinq et le vingt-neuf-juillet a été convenu, écrit et signé en autant de minutes (70) qu'il y a de parties intéressées les conditions qui suivent entre Messieurs […] 1° Delenne Paul prendra les eaux dans la nuit du mercredi au jeudi depuis minuit jusqu'à une heure cinq minutes du matin ; il aura droit à la construction de deux rigoles (ou béalières) pour la pièce de Roche Combière et deux pour celle de Sabatet. […] 70° Reversat Scipion sera aussi propriétaire des eaux le mercredi soir depuis sept heures quarante minutes jusqu'à onze heures cinquante minutes, heure à laquelle les eaux qui se trouveront dans le

Besaou et Patrimoine

Implantée à Sainte-Marguerite-Lafigère, aux confins de l'Ardèche et de la Lozère, le long des rivières Borne et Chassezac, cette association agit depuis 2005 sur les pentes cévenoles de ces vallées. Elle apporte sa contribution pour la valorisation du patrimoine rural, les terrasses (accols), les chemins empierrés (calades), les moulins de montagne, les clèdes…, et plus particulièrement pour restaurer le réseau de béalières construites au fil des siècles et souvent abandonnées, afin d'en maintenir l'usage pour l'irrigation des terres. Dans les vallées de la Borne et du Chassezac, le patois local voulait que l'on appelle *bésaou* ce qu'on traduisait en français par « canal » et qui se rapproche du terme occitan de *béal*.

En certains endroits, le canal de la Viale comprend des passages en troncs de châtaigniers. En 1940, un édifice constitué de madriers mesurant chacun douze mètres de long fut restauré et colmaté. Il est visible de la route qui mène à Pied de Borne.

canal seront la propriété commune de tous les copartageants. Ledit Reversat Scipion pourra construire à ses frais une rigole dans la propriété de Bernard appelé Sapède. […] Les eaux devront être dérivées de la rivière de Borne dans le canal le quinze avril de chaque année au plus tard et par suite les travaux d'entretien, de réparation et le curage devront être terminés à cette époque ».

Jadis une oasis

Jacques, dans leurs besaces nos ancêtres n'avaient ni altimètre ni chaussettes néoprène mais ils firent preuve, comme tu le soulignais, d'une grande « ingéniosité pour irriguer ces terres de misère ». Figure-toi, ce qui n'aurait pas été pour déplaire à ta mère d'origine espagnole, qu'on qualifia même ces paysages renversants de beauté de *huertas* cévenoles (des terres où l'irrigation est employée abondamment afin d'intensifier le rendement agricole). Car ici les paysans, coutumiers des cultures en terrasses (les accols), savaient que, bien irrigué, un châtaignier peut aller jusqu'à tripler sa production. C'est pour ça qu'ils suèrent sang et eau, bien déterminés à arracher à ces pentes cuites et recuites la précieuse ressource aussi vite tombée du ciel que remontée à lui. En effet, si les vallées du Chassezac, de la Borne et de l'Altier sont marquées par les épisodes cévenols, elles souffrent en revanche de rudes périodes de sécheresse estivale. En imaginant ce travail de forçats et la vie qui se déploya ici, je vois nettement se dessiner une fourmilière. S'il est attesté depuis le XVII[e] siècle – ainsi qu'en témoigne dans les archives l'existence du canal dit Sous les Fenêtres –, ce système d'irrigation par gravité fut développé à la fin du XVIII[e] siècle en raison d'une forte croissance démographique et connut son apogée entre 1862 et 1872. Ainsi, à la fin du Second Empire, tels les jardins suspendus de Babylone, ces hauteurs cévenoles regorgèrent de population et de plantations. Au marché de Villefort, outre les châtaignes cultivées depuis des lustres, on trouvait abondance de légumes primeurs et de productions fruitières également précoces : cerises, abricots, figues, pommes, prunes, poires,

DOSSIER VACANCES / DÉCOUVERTES

noix…, qui alimentaient aussi les étals de Langogne, Bessèges, Génolhac, des Vans. Et comme ce bourg était heureusement situé sur une des lignes Paris-Nîmes de la Compagnie PLM, toutes ces denrées produites en grandes quantités étaient aussi exportées vers les grandes cités.
En ce temps-là, tu t'en doutes, les canaux bénéficiaient d'un entretien quotidien. Aujourd'hui, sans l'acharnement de certains, il ne resterait rien. Pour l'avoir parcouru à pieds secs, nous savons que le canal de la Viale a cessé l'activité pour laquelle il fut créé avant d'être comblé puis reconverti, comme celui de Lamouroux, en sentier de randonnée.
D'après les témoignages des anciens, l'eau aurait définitivement cessé de couler vers 1950. Quant au village éponyme, que nous avons traversé sur la fin du parcours, il se dépeupla tout au long du XIX[e] siècle. En 1858, il ne restait qu'une famille à la Viale et ses bâtisses menaceraient probablement ruine si un Belge, qui vint y installer une communauté de jésuites, ne s'était un jour de juillet trouvé à court d'essence sur le pont de Pied-de-Borne. Aux voix des hommes en multitude succéda une forme de silence. Un silence annoncé dans ces contrées reculées par l'exode rural qu'inaugura l'ouverture du bassin minier d'Alès et qui s'intensifia avec la Première Guerre mondiale, la mécanisation de l'agriculture ou des fléaux naturels comme l'encre du châtaignier ou le phylloxéra de la vigne. Sans main-d'œuvre suffisante, les canaux de pierre sèche furent en grande partie abandonnés et ces pentes, qui jadis figurèrent une oasis, livrées aux broussailles. Il ne sert à rien de pleurer le passé mais, bien que les temps aient profondément changé, peut-être pouvons-nous nous inspirer de ce qui fut si habilement fait. Car au bout du compte, le « développement durable » et la préservation de la ressource en eau ont toujours été parmi les premières préoccupations de l'humanité. Quel sens prendra la conservation du patrimoine de ces vallées ? Deviendront-elles de simples lieux de visites ou retourneront-elles, au moins en partie, vers ces cultures vivrières ? Ne cherchons-nous pas toujours ailleurs ce qui se trouve à notre portée ? Et s'il suffisait de se baisser pour se relever ! ▲

Sur le canal de la Viale on trouve des clèdes, séchoirs à châtaignes bâtis en dur. Sur celui de Lamouroux, le moulin du Soulier a en partie été restauré. Hormis l'arrivée d'eau qui se faisait par un aqueduc et qui a été trop endommagée par la percée de la route.

Photo Jacques Ferrer

Au printemps, les canaux toujours en eau débordent de fleurs.

RESSOURCES

Étude des techniques traditionnelles d'irrigation en Cévennes, Lionel Moliné, Licence Aménagement du territoire. Mémoire d'Ardèche et Temps présent, n° 82 *Les canaux de la Borne et du Chassezac : une huerta cévenole* et n° 124, *Béals et béalières… eau et patrimoine*. Merci à nos compagnons de marche, ainsi qu'à Pierre Ladet (www.memoire-ardeche.com) et Agnès Hocquet (besaoupatrimoine.free.fr) pour leur aimable disponibilité.